

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de de-
mandes, ventes, locations, etc., qui
se soldent au prix réduit de 10 sous
la ligne, voir une autre page du
journal.

TEMPERATURE

MERCREDI, 12 FEVRIER

Thermomètre de E. Claudel, Op-
licien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 rue du Canal,
Nouvelle Orléans, Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

La Politesse et l'Humanité
Françaises à la Guerre

La guerre turco-balkanique
n'a pas mis seulement aux prises
les nouveaux Etats, naguère vas-
saux du Sultan, avec la Turquie,
grande puissance européenne; ce
sont deux civilisations qui se
sont heurtées dans une lutte
millénaire. Ce n'est pas, à pro-
prement dire, la Croix contre le
Croissant; nous ne sommes plus
au temps des croisades; c'est la
civilisation européenne, aryenne,
si l'on veut, et en somme chré-
tienne, contre la civilisation née
du Coran.

Par un phénomène qu'il est fa-
cile de percevoir à travers les
siècles, ces deux sociétés ont
suivi une marche diamétralement
opposée; les Arabes ont
donné, dès les premiers siècles
de l'islam, une floraison mer-
veilleuse de courage, d'initiative,
d'audace, de chevalerie, et ont
cultivé les arts et les sciences,
alors que l'Europe, encore bar-
bare, avait tout à apprendre; et,
peu à peu, c'est l'Europe qui a
donné l'exemple des vertus guer-
rières et des talents dans la paix,
devenant humaine jusque dans
la guerre, alors que l'islam se
replongeait dans l'ignorance et de-
venait barbare, cruel dans la
guerre et dans la paix.

Marche ascendante d'une part,
marche descendante d'autre part,
si bien que notre civilisation ap-
paraît incompatible, sur le sol de
l'Europe, avec la civilisation mu-
sulmane. On peut même remar-
quer que le coup le plus fatal
porté à la Turquie l'a été par un
essai d'adaptation de nos mœurs,
de nos idées, de nos institutions
politiques qui ne pouvaient que
désorienter les sujets du khalife
et semer le désordre dans tous
ses rangs.

A qui revient le mérite d'avoir
apporté un peu d'humanité dans
les gestes de la guerre? Il sem-
ble que ces deux mots: "guerre"
et "humanité" ne puissent pas se
joindre; et pourtant il est vrai
que si l'on se tue sans pitié dans
l'action, l'humanité est interve-
nue pour épargner ceux qui se

rendent, à plus forte raison les
blessés et les non-combattants,
les malheureuses populations
qui subissent les horreurs de la
guerre. La civilisation n'est pas
de révoquer l'impossible suppression
des guerres, mais de les rendre
aussi humaines que possible, en
dehors de l'action, et c'est dans
ce rôle que la France a brillé au
premier rang.

L'histoire de la longue lutte de
l'Espagne contre les Maures est
pleine de traits admirables de
chevalerie, de politesse même et
d'égards entre belligérants, mais
aussi de cruautés, en sorte qu'on
ne peut en inférer aucune tradi-
tion. On en était arrivé chez
nous jusqu'à "la guerre en den-
telles" et au fameux mot de Fon-
tenoy: "Tirez les premiers, mes-
sieurs les Anglais." Par contre,
nous avons ravagé le Palatinat,
et les Allemands, qui ont la rancu-
ne tenace, nous le reprochent
encore, mettant même sur notre
compte l'incendie du château de
Heidelberg, dont nos troupes
étaient parfaitement innocentes.
Mais voici un document qui re-
monte beaucoup plus loin et qui
montre de façon irrécusable
quelles étaient les mœurs guer-
rières des Français et des Alle-
mands. C'est la réponse écrite
par le prince de Parme, Alexan-
dre Farnèse, qui, en 1579, com-
mandait en Flandre pour le
compte de l'Espagne et à qui un
parti d'Allemands à la solde de
la reine Elisabeth, venu pour
soutenir les "Mécontents," de-
mandait une avance de sept mois
pour se retirer:

"Messieurs les Allemands, qui
vous faites un plaisir de troubler
le repos de la chrétienté et qui
ne cherchez qu'à vous enrichir
des dépouilles de ceux qui ne
vous ont jamais attaqués, ne
vous attendez pas à trouver parmi
nous cette humanité dont les
Français usent envers leurs en-
nemis..."

Il ajoutait que ses soldats
servaient mieux leur maître et
qu'il exterminerait ces intrus,
s'ils ne disparaissaient aussitôt.

Nous avions cependant, à la
longue, inspiré cette courtoisie
entre belligérants. Un célèbre
tableau de Velasquez, "La Redit-
tion de Bréda," nous montre le
vainqueur espagnol tendant la
main au gouverneur de la place,
qui, humblement, lui en apporte
les clefs; il le prend par l'épaule,
comme s'il lui disait: "Ne vous
désolés pas, monsieur, de ce qui
vous arrive. Ces aventures de la
guerre ne sont pas pour di-
minuer votre honneur. Vous
êtes un brave; soyons amis et
daignez accepter à dîner sous ma
tente."

En 1743, après la bataille d'El-
dingen, lord Stairs écrivait au
maréchal de Noailles: "J'ai ren-
voyé tous les prisonniers fran-
çais et j'ai donné ordre de re-
laiser ceux qui étaient entre les
mains des Hanovriens. Vous me
permettez de vous remercier de
vos manières généreuses d'agir,
lesquelles sont conformes aux
sentiments que j'ai toujours fait
profession d'avoir pour M. le duc
de Noailles. Je vous rends grâce,
monsieur, du soin que vous avez
pris si généreusement de nos
blessés."

Et après cette même bataille, le
duc de Cumberland, blessé, fai-
sait soigner, avant lui, un mous-
quetaire français, disant: "Il
manquera de secours; je n'en
manquerai pas."

C'est à chaque page de l'his-
toire qu'on trouverait de sem-
blables exemples, admirable
preuve de notre courtoisie, de

notre élégance à la guerre et des
effets qu'elle produisait de
proche en proche.

On retrouve cette politesse
jusque dans les lettres où l'on
s'invite à faire campagne. En
voici une qu'un hasard a mise
entre mes mains et qui date de
1610, alors que le père du grand
Condé était chargé par Louis
XIII de faire la conquête du
Roussillon. Elle était adressée
par un gentilhomme du Béarn,
M. de Vaillac, à son parent et
ami, M. de Rouffillac.

"Monsieur,

"L'occasion qui s'offre à nous
d'une bataille aux plaines du
Roussillon, à laquelle M. le
Prince m'a fait l'honneur de me
convier par deux de ses lettres,
avec le plus de mes amis que je
pourrai y amener, m'oblige à
avoir recours à ceux qui me font
la faveur de l'estre. J'ai cette
croyance que vous êtes du nom-
bre et que vous me donnerez l'ob-
ligation de votre assistance
pour un mois, en cette occasion,
et si ce bonheur m'arrive, je vous
supplie de vous rendre créans
dans le vingt et neuvième de ce
mois pour le plus tard. Et si
vous avez jamais besoin de ma
vie, je la porterai partout où il
vous plaira, pour vous témoigner
que je suis,

"Monsieur,
"Votre bien humble cousin
et assuré serviteur,
"VAILLAC"

Est-il nécessaire d'insister sur
le parfum d'élégance guerrière
qui se dégage de cette lettre? On
s'invite alors à la bataille
comme à une fête, et dans les
termes les plus galants. Il y
avait d'ailleurs réciprocité, et
l'on rendait cette politesse à ses
amis, comme aujourd'hui on leur
rend un dîner.

La Révolution a mis une pa-
renthèse dans ces traditions,
mais une simple parenthèse. Elle
s'explique par ce fait que les
guerres de religion sont toujours
les plus horribles, et que la Ré-
volution, même à l'étranger, a eu
absolument ce caractère.

En toutes choses, il y a la ma-
nière, à la guerre comme ailleurs,
et s'il importe avant tout de
vaincre et de se faire craindre, il
faut aussi faire estimer le vain-
queur et le faire aimer quand cela
est possible. Nous y avons réus-
si plus d'une fois, notamment en
Alsace, et les Allemands n'y
ont pas eu le même succès, bien
que parlant la même langue et se
prétendant de même race.

Mais qui mieux pratique cette
élégance à la guerre que ces
femmes admirables, grandes-du-
chesses, princesses, femmes du
monde, qui étaient directrices
d'ambulances ou infirmières au
chevet des blessés dans la guerre
des Etats balkaniques contre la
Turquie? Cela aussi est fleur de
civilisation.

"La guerre détestée des
mères," disait le poète latin.
"Bella matribus detestata," et
Joseph de Maistre a dit: "Nul ne
sait ce que c'est que la guerre,
s'il n'y a un fils," et voilà que les
mères, les sœurs, les filles vont
aussi à la guerre, pour y remplir
le rôle le plus noble, le plus beau,
le plus sublime! Comment maud-
dire la guerre qui élève autant
l'âme humaine et produit de si
belles choses! Le sang répandu
est chose horrible, et c'est dans
le sang que poussent les plus
belles fleurs de l'humanité.

LOUIS DE MEURVILLE.

A Vos Souhaits!

Je suis grippé et garde la
chambre — un ami vient me
voir — il a les yeux pleins de
larmes, le nez rouge et il m'ex-
plique qu'il est un peu "enrubé
du cerbeau;" je comprends qu'il
est "enrubé du cerbeau," ce
qui, d'ailleurs, n'est pas difficile
à constater. Un second visiteur
tient son mouchoir en tampon
sous son nez et éternue cinq fois
par mots; la troisième personne
qui se présente, garde la bouche
ouverte et il est manifeste que
son nez ne lui est plus, pour hu-
mer l'air, d'aucun usage. Tels
sont les seuls éternuements que
j'ai vus dans ma journée. J'en
conclus que, d'une extrémité à
l'autre de la France, tous mes
contemporains sont en proie au
"corryza" et qu'une étude sur
l'histoire de ce mal à travers les
siècles serait d'une saisissante
actualité.

Pourquoi éternue-t-on? Pour-
quoi, depuis que le monde existe,
l'éternuement est-il considéré
comme un heureux présage?

On a éternué de tout temps; la
preuve en est que quand Promé-
thée — ce n'est pas d'hier, — est
modèle sa merveilleuse statue et
qu'il parvint à lui insuffler la
vie, la première manifestation de
l'œuvre d'art, soudain animée,
fut d'éternuer au nez de son cré-
ateur. On ne dit pas que le
sculpteur s'en formalisa; mais il
dut être, tout de même, bien
étonné. Il reprit vite son sang
froid, paraît-il, se jeta à genoux,
adressa au ciel des vœux pour la
conservation de sa statue vivante;
et pria afin que les "dieux la bé-
nissent." Le nouvel être, dont
l'intelligence s'était tout à coup
développée, imagina que cette
oraison n'avait pour objet que
son éternuement; la tradition
s'en transmit; il fut bientôt de
bon ton de former des souhaits
en faveur de ceux que secoue ce
réflexe disgracieux et de remer-
cier le ciel quand l'accès est ter-
miné.

En Grèce et à Rome, c'eût été
passer pour incivil que de ne
point saluer un éternuement
"Vivez!" disait-on, ou "Que Ju-
piter vous conserve!" Les Hé-
breux s'inclinaient et murmuraient:
"Touhim! Que votre existence
soit heureuse." L'éternuement ré-
pond: "Touh lach! Que Dieu
vous le rende!" Les Arabes com-
plimentent d'un mot: "Traiche!
Que Dieu vous prête la vie!" A
quoi on doit répondre: "Sahah!
merci." Un hindou éternue:
"Vie!" crient les assistants.
"Avec vous!" réplique l'enrubé.
Au Monomotapa, quand le roi
éternue, ceux qui se trouvent
dans sa résidence en sont in-
formés par certains signaux con-
venus et tous crient: "Vive le
roi!" En Nubie, si la chose ar-
rive au souverain, tous les cour-
tisans lui tournent brusquement
le dos et se donnent, de la main,
une grande claque sur le der-
rière. Dans la Guinée, au
XVIIIe siècle, arrivait-il à quel-
que personnage important, d'é-
ternuer, aussitôt tous ceux qui
voulait l'honorer tombaient à
genoux, baisaient la terre, bat-
taient des mains et appelaient
sur sa tête les bénédictions du
ciel. Un zoulou éternue: "Main-
tenant, dit-il, je suis béni; l'es-
prit des ancêtres est venu jus-
qu'à moi. Que je me hâte de le
glorifier, car c'est lui qui cause
mon éternuement." Et il in-
voque les mânes de ses pères, en
leur demandant bétail, femmes et
prospérité. La formule est un

peu longue; mais le sentiment
qu'il inspire est honorable. Et
puis, on ne doit pas être souvent
enrubé du cerbeau dans ces
pays tropicaux.

En France, au temps du grand
roi, on ne disait pas à haute voix
"Dieu vous bénisse!" mais on
était son chapeau, on saluait poli-
ment et "on faisait mentalement
cette oraison." En Angle-
terre, au XVIIIe siècle, époque
galante, on accueillait un éternu-
ment par ces mots: "Je salue
votre grâce." A quoi il fallait ré-
pondre: "Les vôtres les surpassent."
Au total, de tous les temps,
en tous les pays, l'éternuement a
été considéré comme une circon-
stance heureuse. Des anciens,
qui n'étaient point sots, y vou-
laient voir la sortie de quelque
génie logé dans la cervelle. So-
crate, par exemple, quand il
éternuait, était convaincu qu'il
éxpulsait son démon familier et
Homère conte que Pénélope ne
consentit à recevoir Ulysse, qui
se présentait chez elle sous le
costume d'un vieux mendiant,
que lorsque Télémaque eut
éternué; il s'en acquitta, du
reste, si bruyamment, que toute
la maison en fut ébranlée, et la
reine vit, dans ce tonnerre nasal,
un signe de bon augure...

Ainsi l'éternuement a toujours
été considéré avec faveur, et sa-
lué par quelques mots gracieux,
tandis que nous pouvons voir
une personne bâiller à se décro-
cher la mâchoire, sans penser un
seul instant à attirer sur elle les
bénédictions du ciel. Chez les
Musulmans le bâillement, il faut
le dire, est mal vu; le diable, dit-
on, a pour habitude de profiter
de ce mouvement pour sauter
dans la bouche du bâilleur.
L'éternuement est au contraire,
— qui s'en douterait? — un signe
de bon équilibre moral et phy-
sique; un malade qui éternue est
considéré comme guéri. Pline
qui eut quelque réputation dans
son temps, assure que les médi-
cins romains provoquaient cet
acte physiologique, au moyen
d'une barbe de plume, afin de
soulager le mal de tête et de
faire cesser le hoquet. Quand
l'emploi de la barbe de plume ne
réussissait pas, restait un autre
moyen, fort pratique, et dont je
vais vous donner la recette, d'après
Pline au cas que vous vou-
liez en faire usage; c'est bien
simple: procurez-vous un élé-
phant vivant, bien entendu; ap-
pliquez l'extrémité de sa trompe
sur la tête du malade et attendez
que le pachyderme éternue; c'est,
paraît-il, souverain pour guérir
la migraine. — Ça doit être ter-
rible, un éléphant qui vous
éternue sur la tête!

Le docteur John Burke, de
New-York, rapporte l'histoire
d'un homme âgé de soixante
ans, qui, depuis quelques années,
avait une hernie du côté gauche.
Plusieurs chirurgiens avaient
tenté de la réduire, mais en vain,
et la tumeur devint grosse com-
me une tête d'enfant. Une nuit,
le malade fut pris d'un accès
d'éternuement qui dura depuis
une demi-heure, quand il sentit
tout à coup un gargouillement.
La tumeur avait disparu; la
hernie était réduite; le malade
était guéri. Aussi, depuis ce
temps-là, le docteur Burke com-
meilait-il, comme remède effi-
cace à ce genre d'accidents, une
forte prise de tabac. On ne dit
pas, s'il obtint des résultats.

Nos vieux médecins français
ne s'y trompaient pas; jadis,
dans les hôpitaux de Paris, un
malade qui éternuait était con-
sidéré comme ayant acquis assez

de force pour retourner chez lui;
— il a éternué; il est sauvé, était
un dicton courant en médecine.
Même encore de nos jours l'é-
ternuement au début d'une con-
valescence, passe généralement
pour un signe de bon augure.

N'allez pourtant pas éternuer
à tort et à travers sous prétexte
d'affirmer l'excellent bon état de
votre santé; il y faut des règles.
Selon Aristote, auquel on doit
toujours revenir, le présage est
heureux quand il se produit en-
tre minuit et midi; l'éternuement
du matin est malencontreux;
celui de midi très favorable;
il est pernicieux s'il se pro-
duit en sortant de table ou au
lit; dans ce dernier cas, il est
urgent de se remettre aussitôt
dans ses draps, de tâcher de
dormir, ou de boire "afin de
changer ou de rompre les lois du
mauvais quart d'heure." Que de
choses savaient les anciens, dont
nous sommes profondément
ignorants.

Et puis, faites bien attention à
ceci: il ne faut pas éternuer bê-
tement, devant soi. Quand vous
sentez se produire la petite titil-
lation préparatoire, tourez-vous
à droite; c'est excellent. En
éternuant à gauche, vous ris-
quez mille désagréments.

L'homme qui va éternuer
écrit le docteur Brissard, se re-
cueille tout entier au piedement
singulier qui chatouille ses na-
rines. Les yeux se ferment, les
idées deviennent confuses, la no-
tion des choses se perd; il semble
que l'on s'en va dans une aspira-
tion qui monte lente et pro-
fonde. Il y a un instant de légère
angoisse, une sorte de cour ver-
teux; on se demande si cela va
finir... quand tout à coup une ex-
piration brusque et sonore vous
ramène à la vie extérieure et l'on
n'est pas sans éprouver quelque
bien être... Et puis, à tout pre-
ndre, le bruit de l'éternuement a
quelque chose de singulier. Il se
décompose en deux; c'est un
bruit articulé, c'est un mot à
deux syllabes, qui le vulgaire
"atchoum" traduit assez bien...
et l'on comprend que les peuples
primitifs, disposés à voir le sur-
naturel en tout, aient fait une
sorte de dieu de cet acte irrisi-
sible, impératif, qui a le caractè-
re de commandement. C'est un
ordre venu d'en haut.

C'est parfait... Ce serait parfait
plutôt, si cette précise descrip-
tion ne donnait pas si fort envie
d'éternuer... Dieu vous bénisse!
G. L.

CHEZ LES ZONIER

Rien de pittoresque comme
une promenade à travers les mé-
andres capricieux de la petite
ville qui s'est créée tout autour
de Paris sur l'emplacement de la
suppression des fortifications.

C'est un fouillis de cahutes, de
maisonnettes construites en tor-
sis, de petits pavillons, précédés
de jardins, de chalets qui af-
fichent des prétentions de villas,
tout cela charpenté, construit,
hâti sans souci de la symétrie par
leurs occupants eux-mêmes, à
l'aide de matériaux de fortune,
avec le concours de "copains" de
bonne volonté.

Ils sont là trois mille zoniers
environ, vivant en famille, en-
tourés d'une marmaille bruyante
qui joue, crie, se bouscule le long
des petites avenues aux noms
pimpants, sans crainte des autos
et des voitures... Des chiens
aboient joyeusement, des coqs
lancent leurs "cocoricos" sonores,
des poules gloussent, des serins

chantent dans leurs cages, ce-
pendant que les ménagères
attendent du linge sur des palis-
sades à claire-voie ou surveillent
le pot au feu qui mijote sur le
fourneau.

Les hommes sont au travail,
là-bas, dans la grande ville dont
on aperçoit à travers la brume
légère les hauts édifices... Ou-
vriers et employés, ils sont venus
s'installer ici, chassés par la
cherté des logements parisiens.
Ils aiment leurs bicoques, comme
le paysan aime son lopin de
terre... Propriétaires! Ils sont
propriétaires... Et voilà qu'on les
menace d'expulsion. Certes, ils
savaient bien qu'en cas de guerre,
leurs modestes habitations de-
vaient être rasées... Mais ils n'au-
vaient pas prévu la démolition
des fortifications... Leur âme est
aujourd'hui emplie de tristesse...

THEATRES.

TULANE

Les deux représentations d'her-
ont été données devant salle com-
ble. "A Modern Eve" est, grâce à
la mélodie de sa musique, le ca-
ractère spirituel de la pièce et
l'excellente interprétation des
acteurs, une des productions qui
aura éveillé le plus d'enthousias-
me parmi les habitués du Tu-
lane, durant la saison.
Dernière matinée Samedi.

CRESCENT

"Mme X" admirablement inter-
prétée par Mlle Adélaïde French,
l'excellente actrice dramatique,
attire tous les jours une foule
avide d'émotions. Mlle French
est secondée par une troupe com-
posée des meilleurs artistes. Ce
drame a été représenté pour la
première fois sur la scène Pa-
risienne où il a fait fureur pen-
dant toute une saison puis a été
donné avec le même succès dans
plusieurs autres métropoles eu-
ropéennes avant de paraître en
Amérique. New York, Chicago et
d'autres villes de l'Union l'ont vu
et applaudi.

ORPHEUM

Le caricaturiste Bud Fisher qui
s'est fait une si grande réputation
avec sa production originale
de "Mutt and Jeff" amuse le pu-
blic à l'Orpheum cette semaine.
En plus des silhouettes de ces
deux célèbres personnages ima-
ginaires, l'artiste dessine devant
l'audience les silhouettes de quel-
ques spectateurs qui veulent bien
se prêter pour la pose.

Mlle Adrienne Augarde jou-
me pièce en un acte, intitulée: "A
Matter of Duty," et Mr. McGiv-
ney, l'acteur irlandais, présente
une épisode intéressante de l'ou-
vre bien connue de Dickens "Ol-
iver Twist."
Le reste du Programme est
également fort applaudi.

Entre littérateurs, à propos de
l'élection de la reine des reines
de la Mi-Carême.
— Nous devons nous réjouir du
choix d'une dactylographe com-
me reine des reines.
— Oui, car on est sûr qu'elle a
quelques lettres, celle-là...

— Son élection a laissé une
bonne impression...

Fouilleton de l'Abelle de la N. O.

No 1 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit
PAR LOUIS LETANG

"Aimante et fidèle..."

Lorsque le grand industriel,
Amaury de Clamont-Chanteil, roi
des métaux sur l'ancien conti-
nent de 1900 à 1906, fut convaincu
que les conditions formées
contre le trust de ses usines, avec
l'aide de l'étranger, allaient être
victorieuses, il ne s'attarda pas
dans une agonie stérile.

— Liquidez vous-mêmes, dit-il
à ses créanciers. Moi, je vais me
refaire. Dans trois ans, nous
causerons.

Ces paroles orgueilleuses né-
cessèrent personne.
On connaissait sa volonté de
fer, son activité prodigieuse. On
savait qu'il maniait les hommes
et l'argent avec une incompara-
ble virtuosité.

Comment un tel champion s'é-

tail-il laissé abattre?
La veine s'use, le commerce de-
vient plus dur; les ennemis font
boule de neige?

Oui, mais cela n'eût pas suffi.
Il fallut que ce cerveau puis-
sant subit une dépression pro-
fonde.

La cause?
Hé! mon Dieu! l'amour!
Quoique ayant dépassé la qua-
rante, il s'éprit d'une belle
fille de vingt ans qu'il épousa
toutes affaires cessantes et qu'il
emmena courir le monde, aban-
donnant ses usines au zèle rela-
tif des ingénieurs.

Ce fut une merveilleuse ran-
domnée qui dura quatre ans, pen-
dant laquelle il dépensa les mil-
lions sans compter, voyageant en
véritable souverain dans des wa-
gons, sur des yachts à lui.

La jeune Mme de Clamont-
Chanteil méritait-elle la passion
exclusive et dévorante qu'elle
avait inspirée au grand indus-
triel?
Elle était fort jolie, d'une élé-
gance rare, d'une distinction su-
prême. Brune, grande, mince,
elle avait des yeux admirables,
des yeux de velours à reflets
changeants qui savaient exprimer
en passant par tous les tons de la
gamme bleue, les sentiments in-
finiment variés qui peuvent agi-
ter le cœur d'une femme.
Intelligente, instruite, elle joig-
nait aux dons de la nature tous

les talents indispensables à une
mondaine raffinée, aimant le luxe
et avide d'hommages.

Fille d'un fonctionnaire de
second rang au ministère des Af-
faires étrangères, Armande du
Plessis avait vu défiler dans les
salons du quai d'Orsay toutes les
élégances cosmopolites et elle
n'ignorait rien des belles manières
officielles. Mais hélas! sa
pauvreté la condamnait à l'effec-
tivement perpétuel; son père ne
possédait pour toute fortune que
son traitement et une métairie de
vingt arpents en Picardie.

Il arriva, par un coup du sort,
que ce fut justement au sujet de
cette métairie que de Clamont-
Chanteil entra en relations avec
le duc de Plessis. Ayant élevé dans
les environs immédiats un
groupe de métiers à tisser les
fortes toiles, il eut besoin de s'a-
grandir et voulut acheter une
partie des vingt arpents. Le pro-
priétaire tenait à son bien et il
résista obstinément aux offres
qui lui furent faites par la di-
rection du tissage. M. de Clam-
ont fut amené à s'occuper lui-
même de l'acquisition projetée.

Il vit Mlle Armande et le monde
tout entier disparut à ses yeux.
Pendant quatre années, il vé-
cut à ses pieds, dans l'extase et
l'oubli, attentif seulement à cher-
cher des horizons dignes d'être
admirés par sa jolie madone.

Puis le besoin de fixer enfin

son existence, de tasser son bon-
heur, au centre même de toutes
les splendeurs et de toutes les
beautés, le fit revenir à Paris. Il
s'enquit alors de ce que devenait
ses affaires et fut épouvanté
des ruines accumulées pendant
sa trop longue absence.

Ses usines travaillaient à per-
te sur de vieux modèles. Nulle
création nouvelle n'avait fait re-
bondir le succès. Or, en matière
d'industrie intensive, un arrêt
dans l'essor équivalait à une chute.

L'œuvre de toute sa vie labor-
ieuse et géniale allait-elle donc
s'écraser?
Non pas sans lutte.

De Clamont-Chanteil glana tous
les capitaux qui lui restaient et
fit un immense effort pour rame-
ner à lui la fortune chancelante.
Vaine et ruineuse tentative. Le
vint n'y était plus.

mande une douloureuse expli-
cation. Elle avait entendu dire que
les affaires de son mari étaient
momentanément embarrassées,
mais elle ne s'imaginait pas que
le rêve des "Mille et Une Nuits"
qu'elle vivait auprès de lui fut
susceptible de finir ou même de
s'interrompre.

A l'annonce de la ruine défi-
nitive de la maison de Clamont-
Chanteil, ses beaux grands yeux
exprimèrent une stupeur craintive.

— Rassure-toi, mignonne, s'é-
cria Amaury, affectant une insou-
ciante qui était loin de son cœur;
rassure-toi bien vite, il ne s'agit
d'une bonne gêne passagère. La
grande industrie est comme le
bateau lancé sur une mer agitée;
tantôt il touche au fond des abî-
mes, tantôt il bondit sur la crête
des vagues. Aujourd'hui, nous
sommes au point bas; demain
nous atteindrons le faite. Mais
pour cette ascension nouvelle, il
me faut tout de même un peu de
temps et d'espace. Deux années
est-ce trop demander?

Il poursuivit d'abondance, ne
désirant point de réponse:
— Dans deux ans, Armande, ma
chérie, je t'aurai refait une for-
tune plus belle que la première.
Tout ce que je veux arrive. Ce-
ci arrivera. Je n'ai jamais en ce
trouble la confiance absolue que
tu as mise en moi. Je pars ce
soir...

— Si t'ou... soupira-t-elle.

— Il le faut. Ma place est re-
tenue sur le bateau; mes bagages
sont prêts. Allons, ne pleure pas.
Ton souvenir adoré me soutien-
dra dans les luttes que je vais
engager. Ton amour me fera
vaincre. Laisse-moi croire,
chère femme, que je te retrouverai
dans deux ans, aimante et fi-
dèle...

Emue jusqu'au fond du cœur
par ces paroles débordantes de
passion contenue et d'angoisse
inexprimée, la jeune femme eut
un cri de douleur vraie.

— AIMANTE ET FIDÈLE, JE TE
LE JURE!

Amaury baisa longuement les
lèvres frémissantes qui venaient
de proférer ce serment.

— Dans deux ans, jour pour
jour! répéta-t-il avec une gra-
vité sereine. Aimant et fidèle.
Je serai là!

deux enfants; un fils de vingt
ans, Roger, et une fille de dix-
neuf, Marcelle. Bien négligés
par leur père, ces deux jeunes
gens furent élevés dans des pen-
sionnats mondains, à la diable,
sans direction ferme et suivie.
Le plus fort de leur acquis con-
sistait en des goûts de-luxe et des
idées d'orgueil.

Leur avenir n'était pas le
moindre souci d'Amaury.

Par un hasard heureux, Mar-
celle et Roger s'entendaient fort
bien avec Armande à peine plus
agée qu'eux.

Blonde, un peu frêle, délicat-
ment jolie très nerveuse, Marcel-
le formait le plus piquant des
contrastes avec sa jeune belle
mère dont la beauté épanouie et
satisfaite s'enveloppait de lan-
gueur et d'indolence.

Roger, toujours vêtu comme
une gravure de modes, grand,
maigre, son blême visage com-
plètement rasé, paraissait avoir
une santé déplorable.

En réalité, il s'amusa trop et
passait ses nuits à jouer ou à
courir les cabarets.

Armande, Marcelle et Roger se
partageaient d'un bon accord les
appartements du petit hôtel et
prirent toutes dispositions pour
que les années d'attente qui leur
étaient imposées, fussent aussi
douces que possible. On se res-
tr...